

Les Sept Samouraïs d'Akira Kurosawa

Morts dans la boue

Luc Chaput

Numéro 231, mai-juin 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48150ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chaput, L. (2004). Compte rendu de [Les Sept Samouraïs d'Akira Kurosawa : morts dans la boue]. *Séquences*, (231), 40–40.

Les Sept Samourais

D'AKIRA KUROSAWA

Morts dans la boue



Une vigoureuse élégie

En 1954, le cinéaste japonais Akira Kurosawa retourne au Festival de Venise, là où il a gagné trois ans auparavant le Lion d'Or pour *Rashomon*, faisant connaître ainsi, de brillante façon, la cinématographie asiatique. *Les Sept Samourais* est présenté en version écourtée (surtout dans sa première partie) et le film ne remporte qu'un Lion d'argent ex-aequo avec d'autres films majeurs – *L'Intendant Sansho* de Mizoguchi, *On the Waterfront* de Kazan et *La Strada* de Fellini – alors que le Grand Prix, Le Lion d'or, *Roméo et Juliette* de Castellani, est bien oublié aujourd'hui. Depuis, on a pu en voir une version complète de 200 minutes et le film a ainsi gagné en complexité.

Dans le Japon du XVI^e siècle, durant les guerres féodales, une attaque annoncée de bandits oblige les fermiers d'un village à venir chercher de l'aide dans une petite ville. Ils veulent recruter des samourais chômeurs, autrement dit des *ronins*, terme employé pour désigner ces guerriers lorsqu'ils ne sont pas au service d'un seigneur. Les pauvres agriculteurs remarquent, après plusieurs jours d'infructueuses recherches, un homme sauvant un enfant kidnappé par un malfaiteur. Par ses actions, Kambei incarne donc la philosophie du *bushido*, code d'honneur de l'aristocratie militaire. Kambei, devenu chef militaire du village, recrute d'autres mercenaires, tous typés de différentes façons, à la fois par leur jeu et par la façon dont le réalisateur les filme, opposant par exemple le laconisme de Kyuzo aux rodomontades de Kikuchiyo dont l'énorme sabre cache peut-être un manque d'assurance.

Le groupe retourne dans le village où les divergences entre les habitants sont apparentes. Kambei inspecte alors le terrain et prépare son plan de défense à la manière d'un réalisateur qui, après avoir recruté ses interprètes, prépare son tournage. Par cette séquence, Kurosawa réussit une mise en abyme de son film et permet aussi au spectateur de comprendre les combats à venir. Interprété par un Toshiro Mifune au sommet de son art, Kikuchiyo, qui doit prouver sa valeur, trouve ensuite des armures et autres butins de guerre cachés par les villageois apparemment sans défense. Le discours très critique qu'il assène ensuite à ses confrères sur l'hypocrisie des fermiers et sur la cruauté et le manque de noblesse des samourais, a été écrit et mis en scène par Kurosawa, descendant de cette ancienne élite; il est prononcé par un autre descendant, Mifune.

D'escarmouches en actions d'éclat, les combats sont filmés avec un dynamisme formel soutenu par le montage enlevé de Kurosawa qui, dans les dernières batailles, tourne avec trois caméras et de longues focales, ce qui lui permet de varier les scènes de violence : cheval s'écroulant devant la caméra ou course folle d'un bandit poursuivi par des fermiers. La musique épique de Hayasaka contribue aussi à l'ensemble par des accords à plusieurs instruments, mais également par un solo de flûte accompagnant le regard résolu d'une femme qui, voyant un incendie débiter, ne réagit pas comme on pourrait s'y attendre. Comme dans plusieurs autres films de Kurosawa, les pluies diluviennes inondent les scènes où la mort frappe à la fois des fermiers, des guerriers et des bandits dont Kurosawa nous laisse entendre qu'ils sont, pour plusieurs, des samourais qui ont mal tourné. Ainsi, le même symbole, le cercle, est-il employé pour chacun des six samourais sur la bannière du village et chacun des bandits dans le décompte que tient Kambei sur l'évolution de la situation. Kikuchiyo, par son statut ambigu de paysan quasi-samourai est représenté par un triangle sur la bannière du village où tous les fermiers sont inclus dans un seul idéogramme. Dans la dernière séquence du film, Kurosawa additionne, dans un même mouvement de caméra, les quatre tombes surmontées chacune du sabre des samourais morts et les trois survivants qui s'en vont – d'où les sept samourais du titre. En regardant les fermiers repiquer le riz dans le limon des champs inondés, Kambei peut ainsi dire que le groupe des guerriers a collectivement perdu alors que pour les fermiers, la vie continue. Dans sa version complète, *Les Sept Samourais* apparaît donc comme une vigoureuse élégie. Kurosawa y a réussi ce qu'il souhaitait accomplir alors qu'il était assistant-réalisateur : un film d'action qui soit aussi un drame antique. ❧

Luc Chaput

■ *SHICHININ NO SAMURAI* – Japon 1954, 200 minutes – Réal. : Akira Kurosawa – Scén. : Akira Kurosawa, Shinobu Hashimoto, Hideo Oguni – Photo : Asakazu Nakai – Mont. : Akira Kurosawa – Mus. : Fumio Hayasaka – Son : Ichirô Minawa, Fumio Yanoguchi – Déc. : Takashi Matsuyama – Cost. : Kôhei Ezaki, Mieko Yamaguchi – Int. : Takashi Shimura (Kambei), Toshiro Mifune (Kikuchiyo), Isao Kimura (Katsushiro), Seiji Miyaguchi (Kyuzo), Keiko Tsushima (Shino), Yoshio Tsuchiya (Rikichi), Yoshio Inabe (Gorobei), Minoru Chiaki (Heihachi), Daisuke Kato (Shichiroji), Kamatari Fujiwara (Manzo), Bokuzen Hidari (Yohei), Kuninori Kodo (Gisaku) – Prod. : Shojiro Motoko.